

II

Le Teuton

1524



Nice, au mois d'avril 1524, est déjà une vieille dame. Des descendants de familles installées depuis des siècles occupent les demeures de la ville haute. Entre la colline et la berge du torrent, une ville basse, plus récente, serre ses demeures à l'abri du rempart ; une bourgade passé le pont grignote les cultures.

C'est une vieille dame enjouée qui rit en dansant au son des fifres et des vielles. Le carnaval chaque hiver, l'emporte dans ses bras et la grime en jouvencelle. Les façades de ses demeures, le rempart sur le Paillon, l'octroi dressé sur le pont, resplendissent, le soir, sous les rayons obliques du soleil couchant et les clochers des multiples confréries hissent vers le ciel la foi de ses habitants. Lorsque les cloches sonnent on ne sait jamais d'où provient le son tant elles sont nombreuses et proches. Sur la colline, au-dessus de la cité, le château ducal impose une masse compacte de murailles qui enlacent, par enceintes successives, le vieux donjon érigé par les comtes de Provence. En façade maritime, une tour hérissée de bouches à feu domine l'anse où s'amarrent les navires. Ce n'est pas un port, juste un abri entre la grève et les roches qui dégringolent dans la mer ; les galiotes s'y amarrent pour débarquer les marchandises mais s'empressent, lorsque le mistral menace, de rejoindre les eaux plus calmes de la rade de Villefranche.

Un ponton de bois battu par les vagues permet aux voyageurs de gagner la grève sans se mouiller. Ses dernières planches reposent sur de gros galets où l'on se casse les pieds. Mathieu d'Anvers trébuche ; le tournis qu'il ressent en reprenant contact avec la terre ferme lui fait embrasser le sol. Il se redresse, secoue sa grande carcasse fati-

guée, peste contre les voyages maritimes. Il endosse le havresac où il tient ses vêtements et ses outils ; tout ce dont il a besoin est là, calé contre ses reins. Pas de famille, pas de demeure, aucune attache sentimentale ; son avoir, il le porte avec lui.

— Et maintenant ?

Le regard interrogateur de son aide le pousse à rompre le silence dans lequel il s'enferme souvent pour mieux penser.

— Nous allons nous reposer dans une auberge puis nous repartirons au matin. Ce n'est pas ici qu'il y a de l'ouvrage. C'est à Villars que le baron de Beuil offre du travail.

Roberto acquiesce. Il est habitué aux silences du Teuton, cela fait des années qu'ils travaillent ensemble. Les deux sculpteurs forment un couple qui va de commande en commande, de conversations en silences, de disputes en réconciliations. Le maître, poussé par l'exigence de la qualité, se laisse parfois dominer par la colère mais cela ne dure pas, il recouvre rapidement une humeur agréable.

Les deux hommes remontent la grève de galets en direction d'un rempart percé d'une porte qui donne accès aux celliers des moines noirs et aux entrepôts de la gabelle. Ils passent sous les mâchicoulis des fortifications, remontent une rue encombrée de mulets, se faufilent entre les bêtes chargées de sel et s'arrêtent sous une enseigne montrant un loup la gueule ouverte, le museau relevé.

— Le Loup Blanc, dit Mathieu d'Anvers. C'est l'auberge recommandée par le capitaine.

-0-

Les deux hommes s'allongent côte à côte et baissent les paupières. Ils laissent leurs esprits vagabonder vers les femmes et la sculpture. Les phantasmes liés à la chair sont

pour Roberto, Mathieu ne songe qu'à l'art autour duquel il a organisé sa vie. La sculpture est sa maîtresse, une maîtresse exigeante qui ne tolère aucune faiblesse, aucun manquement, aucun abandon.

Les statues réalisées à Toulon appartiennent déjà au passé ; le présent qu'il vit les yeux clos est volé par le futur. C'est ainsi. Mathieu n'est pas dupe, il a besoin de rêver pour parfaire sa création.

La lettre que son ami Ronzen lui a fait parvenir par un colporteur est dans sa poche. Point n'est besoin de la relire, les mots sont restés dans sa mémoire : un grand retable avec des boiseries ouvragées et une statue de Saint Jean-Baptiste pour le baron de Beuil. C'est à Villars, petite capitale de la baronnie des Grimaldi, que l'ouvrage l'attend : quelques mois de travail auprès d'un peintre qu'il estime. Il prendra, au lendemain, la route pour Puget-Théniers et se rendra ensuite à Villars qui n'est qu'à quelques lieues de Puget, le long du fleuve Var.

Une connivence sur la façon de traiter les formes et d'utiliser les couleurs, depuis des années, le lie à Antoine Ronzen. Leur origine flamande les a rapprochés. Ces deux artisans avides de maîtriser la façon italienne se sont mutuellement aidés : Mathieu a réalisé des boiseries et Antoine des peintures à tempéra, couche sur couche, pour donner une luminosité époustouflante. Ronzen a tellement intégré la nouvelle manière à ses œuvres que les Provençaux le surnomment *lo Venissien*, le Vénitien. Il ne les contredit pas. Venise a été le berceau de son apprentissage ; Marseille, Cucuron, Saint-Maximin, sont les lieux bénis de sa consécration. La lumière d'or qui jaillit des peintures a saisi les hommes au cœur ; la finesse des représentations a imposé son atelier. Les pèlerins qui, par centaines vont prier à Saint-Maximin devant les reliques de Marie-Madeleine, admirent le grand retable. Leurs regards lèchent les pein-

tures, leurs lèvres les commentent, leurs âmes s'en nourrissent.

Ronzen a travaillé pour de grands mécènes. Le retable de Saint-Maximin, financé par Jacques de Beaume, l'a fait basculer de l'anonymat à la célébrité : peindre pour le chambellan du roi de France a assis sa notoriété. Son nom, en Provence, est sur toutes les lèvres. Seule, la chaleureuse amitié qu'il témoigne à Mathieu d'Anvers écarte la jalousie que le sculpteur pourrait ressentir face à cette éclatante réussite.

Le fleuve, près de son embouchure, roule des eaux noires sur un lit de galets qui s'étend, gigantesque, des gorges encaissées à la Méditerranée. Il gronde aux oreilles des voyageurs, leur tend des pièges lorsqu'ils s'écartent du gué. Sa puissance, en cette basse vallée est celle cumulée de rivières et de torrents aux flux impétueux, aux colères destructrices. L'Estéron, la Vésubie, la Tinée, le Cyans y amènent des eaux venues de hautes montagnes ciselées de clues impraticables, lieux où les démons aiment se retrouver. La route de Nice à Puget-Théniers, afin de les éviter, grimpe sur des terres bosselées. Elle se fraie un passage à flanc de montagne, aux limites de maigres pâturages, s'accroche à des pentes sectionnées de ravinevements caillouteux, fend des touffes d'herbacées roussies par le soleil.

Certains, en partant de Nice à l'aube, arrivent le lendemain à Puget-Théniers mais Mathieu ne force pas l'allure ; il ne veut pas s'épuiser pour gagner une journée et ce n'est pas Roberto, par nature épicurien qui le contredirait. Il marche lentement, un pied devant l'autre, sans jamais s'arrêter ; l'aide, deux pas derrière lui, le suit comme son ombre.

Il chemine en songeant à sa vie de sculpteur itinérant et aux œuvres produites pour la gloire de Dieu. Ses statues de saints ornent les églises de Provence ; il est fier du travail accompli mais ne cesse de penser à l'œuvre qui le rendrait célèbre. Il songe à un chef d'œuvre dont on parlerait de Nice à Barcelonnette et de Gènes à Aix. Il rêve d'ouvrir un atelier comme celui des Brea, de produire des merveilles, d'acquérir une réputation qui attire les commanditaires.

Il se baisse pour remplir le creux de ses mains avec l'eau tumultueuse du fleuve. Il la boit. Il la sent avec bonheur tapisser sa gorge sèche.

Des passeurs proposent aux sculpteurs, pour vingt sols, de faire traverser le gué sur leurs dos mais les deux hommes refusent. Ils se déchaussent, suspendent les bottes à leur cou et traversent le fleuve. Ils réajustent les sangles de leurs besaces puis lèvent le regard vers le village hissé sur la montagne.

— Gillette, dit laconiquement Mathieu d'Anvers. Nous y serons avant la nuit.

Ils entament le chemin qui se faufile entre les olivaias, un pas devant l'autre sans se presser mais sans jamais s'arrêter.

Mathieu songe aux peintures qu'il a vues à Taggia, aux chefs-d'œuvre laissés par Ludovic Brea, à la Vierge de Miséricorde. Ses souvenirs l'aident à cheminer ; occuper l'esprit durant la marche occulte la fatigue des membres. Il songe à la Vierge qui protège la population serrée sous la grande cape, au Christ qui la domine, aux flèches qu'Il lance sur l'humanité pécheresse. Il regarde le ciel : le manteau d'azur qui enveloppe le monde sera-t-il suffisamment épais pour résister aux traits punisseurs ? Il a médité sur les flèches lancées, les épidémies, les disettes, les guerres, les éruptions de violence qui ravagent la Provence. Les curés et les moines ne cessent de désigner l'orgueil, l'avarice, la luxure, les envies qui tenaillent les êtres comme la raison première de la colère de Dieu. Il frémit. N'existe-t-il pas un juste orgueil ? Etre fier de ce que l'on produit n'est pas un péché.

Le Christ fouettard est aveugle lorsqu'il lance ses flèches ; n'importe quel homme peut voir des bubons éclore sur sa peau. Il peut punir comme bon lui semble. Le sculpteur branle la tête à dextre et à sénestre. Où est la jus-

stice dans cette punition aveugle ? Personne ne le sait, aucun ecclésiastique ne le lui a expliqué.

Son esprit quitte la peinture des Brea pour la poussière de la route. Une caravane de mulets se rendant à Nice l'oblige à se serrer sur le bord du chemin. Il salue de façon distraite, retient sa respiration pour ne pas inhaler l'air vicié par la poussière soulevée. Il longe la colonne chargée de droguets, de toiles et de serges puis revient à ses pensées, revoit les flèches qui menacent la population serrée sous la cape de la Vierge. Les punitions du Christ tombent drues sur les Terres Neuves de Provence¹. La peste qui a suivi le mariage du duc Charles de Savoie a endeuillé de nombreuses familles et la guerre menace de poursuivre l'œuvre funeste.

Il suspend ses pas face à une chapelle serrée dans un lacet du chemin, juste avant les premières maisons de Gilette. Il se tourne pour admirer la perspective aérienne de la vallée qui se noie, vers l'embouchure, dans une brume azurée. Il se signe, remercie pour la route faite sans encombre et gravit la côte qui le sépare du village.

Les deux hommes prennent place dans un estaminet pour se désaltérer et partager une galette de froment. Ils écoutent le tenancier qui, en s'aidant de ses mains, les renseigne sur la route à suivre.

— Si ce n'est pas vers le Royaume de France que vous allez, il est inutile de descendre jusqu'à Roquestéron pour ensuite remonter. Prenez, à main droite, en sortant du village et suivez le chemin qui mène à Ascros.

Le Teuton, avant de s'assoupir, songe aux discussions qu'il renouera avec son ami Ronzen. Les deux artisans parleront de leurs arts : la peinture, la sculpture, le dessin, la géométrie. Seul l'art les intéresse. Rien ne dure aussi

¹ Nom donné au comté de Nice.

longtemps ni ne représente aussi bien le monde que les hommes, chaque matin, rebâtissent vainement.

La perspective aérienne offerte au voyageur depuis le col Saint-Raphaël est époustouflante. Les sculpteurs découvrent Puget-Théniers tapie dans le creux de la vallée, le château hissé sur le rocher des Trénières, le lit argenté du Var. Ils ne se doutent pas que l'imposant massif du Gourdan cache une commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et un chapelet de villages accrochés à la montagne, Puget-Rostang, Auvare, Léouvé, Saint-Léger. Rien à ce niveau d'observation ne leur laisse penser que des hommes ont organisé sur ces pentes montagneuses une vie agricole et pastorale et rien ne leur permet de deviner que c'est dans un couvent de cette vallée qu'ils réaliseront un chef d'œuvre.

Ils suivent la route qui descend vers le Var entre champs et pâtures puis longent le fleuve. Ils suspendent leurs pas face à la petite cité au confluent des eaux et des airs qui ont frisé les cimes, écoutent la musique des moulins mêlée au grondement du fleuve, s'autorisent une halte pour mieux saisir la majesté du lieu.

Mathieu suit du regard des enfants qui escaladent les murs des potagers ; ils sautent, ils se bousculent, ils cherchent dans les jeux les limites de leurs forces. Ils courent à perdre haleine pour rattraper le flux du Var.

— Plus vite ! crie Roberto en guidant sa voix à l'aide de ses mains.

Plus vite que le fleuve ! Plus vite que toi ! Ils connaissent déjà la concurrence, la gloire d'être arrivé le premier, le dépit de ne pas avoir été le plus rapide. Ils ralentissent. Ils s'accroupissent essoufflés. Leurs regards se détournent du fleuve pour chercher les secrets cachés dans les montagnes. Ils dialoguent un moment avec les âmes du lieu.

Ils se redressent subitement, se précipitent vers une caravane et se baissent pour ramasser les déjections des bêtes de bât ; rien ne doit se perdre lorsque la terre donne peu. Ces garçons qui jettent des galets dans les eaux du fleuve savent que l'insouciance a des limites qu'il faut rapidement connaître.

Mathieu trempe les mains dans le flux turbulent. Peut-il sceller un pacte avec le Var ? Peut-il recevoir sa force vivifiante, son impétuosité, sa puissance ? Il laisse l'eau s'écouler entre ses doigts cuirassés de corne. Il se lève pour chercher du regard la bande de garçons mais ne la voit plus. Il pense aux artisans qui tancent leurs fils lorsqu'ils vadrouillent dans la campagne ; du berceau à la tombe, hommes et femmes du comté connaissent le travail.

Tu travailleras à la sueur de ton front. Mathieu esquisse un sourire. La malédiction de Dieu est pour les autres. Il sue à grosses gouttes lorsqu'il manie la gouge, son esprit et sa main se tendent lorsqu'il tient une sanguine mais créer des formes n'a jamais été une punition ; aucun ouvrage ne lui a été pénible. Si l'obscurité ne mettait un terme à son labeur, il le prolongerait, chaque jour, de plusieurs heures. Sculpter, dessiner, calculer de justes proportions, imaginer l'effet donné par les volumes est une joie.

Il a écarté les femmes qu'il aurait pu épouser pour rester libre. Il a arraché les liens d'amour naissant pour ne pas être emprisonné. Il a suivi les conseils de ses maîtres : ne jamais s'attacher pour pouvoir mieux œuvrer. Un foyer est un fardeau pour un artisan itinérant, il le sait depuis longtemps mais ne peut, par moment, s'empêcher de regretter ce choix. Ne faut-il pas être fou pour vivre de la sorte ? Ne faut-il pas être fou pour refuser le bonheur d'une famille ? Il éprouve, à présent, le besoin d'être quelque part le bienvenu ; il se sentirait moins seul.

Il secoue négativement la tête. Il aimerait trouver une compagne mais il ne veut pas d'une épouse qui fasse pleuvoir des reproches acides.

— Ton pourpoint est taché ! Tu es en retard ! Tu as trop bu ! Tu dépenses trop ! Tu ne fais jamais attention à moi ! Tu ne t'occupes pas de moi ! Tu es égoïste ! Tu ne penses qu'à la sculpture ! Ah ! Il n'y a que la sculpture qui t'intéresse. Si seulement tu étais connu... Tu ne m'as pas faite danser au festin ! Tu ne me fais jamais danser ! Tu as déchiré tes braies ! Tu pourrais faire attention ! Ce n'est pas toi qui reprise ! Ce n'est pas toi qui lave !

Le tempérament affiché par de nombreuses femmes une fois mariées le conforte dans son célibat. A moins qu'il n'en trouve une qui ne soit pas comme les autres, une femme qui comprenne les exigences de la création, la nécessité impérieuse de sculpter quelque chose d'encore plus abouti.

Il murmure la Parole de Qohélet :

— *Et je trouve, moi, plus amère que la mort une femme quand elle est un traquenard et que son cœur est un filet, ses mains des liens : celui qui plait à Dieu lui échappera mais le pécheur se laissera prendre par elle.*²

Existe-t-elle, la femme qui pourrait harmonieusement l'accompagner ? Celle capable de lui faire oublier son humaine condition ? Celle qui transcenderait le présent ? Qui rendrait ses créations encore plus belles ? Existe-t-elle ? Ses lèvres subitement s'écartent.

— Pauvre fou !

Comment pourrait-il faire vivre un ménage en allant toujours de place en place ? Sa raison ne ménage pas son être, elle le critique, elle le ramène à son état de vagabond incapable d'ouvrir un atelier, de petit maître à la recherche d'un travail ; elle souligne son état d'obscur artisan

² L'Ecclésiaste 7 — 26

toujours contraint de montrer ses capacités pour décrocher une commande.

Son esprit se fige. Ses mâchoires se crispent puis se relâchent. Il déglutit pour chasser l'amertume qui tapisse son palais.

— Qu'importe !

Qu'importe la reconnaissance de ses semblables. L'essentiel est dans la joie. Il ne gagne pas la vie à la sueur de son front, Dieu lui a donné la grâce de la création. Il partage avec Lui une infime parcelle de sa magnificence. Cela doit lui suffire. Créer ! Toujours créer. Ne jamais s'arrêter de donner forme à la matière, la polir, la couvrir de chatoyants pigments. Il ne se sent pleinement heureux que dans la création. N'est-il pas, en ces sublimes instants, l'outil du Créateur ? Ne ressent-il pas la plénitude qui coule des Cieux ? L'énergie qu'il reçoit du Très-Haut le remplit, le nourrit, le porte constamment à parfaire ses œuvres.

Il cherche vainement du regard la bande de garçons, inspire l'air qui tourbillonne au confluent des deux vallées et s'engage sur le pont de bois.